

LA FLEUR DE LIS.

EN 1794, il se passait à Nantes, dans la maison d'un agent secret de la commune, d'une espèce d'espion, de provocateur politique, un drame bourgeois que nous allons raconter le plus brièvement qu'il nous sera possible.

Il y avait donc à Nantes, en 1794, un personnage équivoque, redoutable, redouté de toute la ville. Cet homme n'était guère qu'un agent de bas étage; mais il avait le génie de l'inquisition politique : il devinait ce qu'il ne savait pas comprendre : il sentait, il flairait ce qu'il ne voyait pas encore; il excellait à faire la chasse aux suspects et aux aristocrates, et il était bien rare qu'il passât un seul jour sans avoir mis quelque tête dans sa gibecière. Il se nommait Glisson.

A l'époque dont il s'agit, la fille de cet espion, une belle jeune fille, nommée Fleurette, avait pris la mystérieuse habitude de se hasarder chaque soir dans une chambre isolée de la maison de son père; cette maison était située dans la rue Basse, au fond d'un vieux faubourg, et la chambre abandonnée, dont il s'agit, avait vu mourir la mère de Fleurette.

Une fois dans la sombre solitude de cette asile, la jeune fille posait doucement, sur un meuble, un falot dont la triste clarté avait quelque chose d'effrayant en un pareil lieu : elle s'approchait avec respect de ce lit où elle avait reçu, de sa pauvre mère, des adieux et des baisers suprêmes; elle prenait, dans les plis de sa robe retroussée, des bouquets éclatans dont elle se plaisait à émailler la couche mortuaire, comme si elle eût voulu jeter sur un fantôme un magnifique linceul de fleurs et de verdure; ensuite elle tirait d'une cachette qu'elle avait pratiquée dans l'édredon de l'oreiller, un livre bien dangereux, un livre maudit à cette époque... un livre de messe !... Et la jeune fille, agenouillée au pied du lit, nous allions dire aux pieds de sa mère, lisait à voix basse une prière pour les morts.

Un soir, après avoir longtemps pleuré, longtemps prié, suivant la secrète coutume de sa piété filiale, Fleurette entendit au loin, dans les rues du voisinage, des voix confuses, des clameurs équivoques; les cris se rapprochèrent peu à peu; on vociférait dans la foule : "A bas le chouan ! à bas le traître ! à bas l'aristocrate !" Fleurette entr'ouvrit une fenêtre, sans penser au danger de sa curiosité imprudente; elle aperçut presque aussitôt un homme qui s'avavançait en courant dans la rue, pour se dérober, sans doute, au châtement de la justice populaire. Malgré l'horrible péril qui le menaçait et qui allait déjà l'atteindre, le malheureux s'arrêta tout à coup, les yeux fixés sur la fenêtre entr'ouverte et sur la jeune fille qui venait de l'entr'ouvrir; il mesura d'un seul regard la distance qui le séparait de cette croisée dont la hauteur n'était pas précisément bien effrayante; il prit tout son courage, tout son désespoir à deux mains, et il s'élança comme un insensé, au risque de se briser la tête contre la muraille !... Fleurette jeta un cri de terreur; elle saisit son falot; elle s'enfuit toute tremblante, et la justice du peuple continua de fureter dans les rues du faubourg, à la piste d'un aristocrate.— L'aristocrate s'était réfugié chez un agent de police !

Quoiqu'elle eût grand'peur des passans inconnus qui s'avisaient de pénétrer dans une honnête maison par la porte de la fenêtre. Fleurette ne tarda point à se rassurer sur l'étrange visite qu'un homme avait daigné lui rendre, dans la chambre de sa mère; elle regretta d'avoir si mal accueilli le mystérieux visiteur; elle résolut de réparer une faute qui lui semblait un crime de lèse-hospitalité, et, instinctivement, elle se promit de n'en rien dire à son père qui lui faisait peur.

Fleurette puisa dans le sentiment d'un devoir imaginaire la hardiesse de se lever pendant la nuit, de traverser la cour, son petit falot à la main, de monter sans crainte un escalier dérobé, de pousser d'une main ferme la porte qu'elle avait laissée entr'ouverte en fuyant, et de s'aventurer ainsi, toute seule dans cette chambre sépulcrale, habitée par la mémoire de sa mère.

Jugez de sa douleur et de son effroi : au premier pas qu'elle tenta de faire, au premier regard qu'elle essaya de jeter dans cette salle, elle aperçut tout près de la fenêtre, un homme étendu sur le parquet, pâle et immobile comme un mort; elle eut peur; mais une voix mystérieuse semblait lui dire : Marche ! marche ! et la jeune fille se mit à marcher; Fleurette avait toujours peur... mais une puissance invisible la força de s'agenouiller devant cet homme, et la voix mystérieuse, qui était celle du pressentiment, sans doute, continua de lui parler au fond du cœur. Elle lui disait :

—Prends pitié de ce malheureux, de ce proscrit !

—Que me faut-il faire ? répondait la conscience de la jeune fille.

—Pose ta main dans la main de ce jeune homme... Eh bien !

—Sa main n'est pas froide ! s'écria Fleurette... il vit encore !

—Soulève tout doucement sa tête, écarte les touffes de cheveux qui couvrent son front et qui cachent une blessure....

—Du sang !....

—Oui, du sang qu'il faut étancher avec ton mouchoir, Fleurette !

—Le voici.

—Un peu d'eau sur ses yeux, sur ses lèvres, sur toute sa figure....

—J'ai versé sur lui ma dernière goutte d'eau.

—A merveille ! Regarde maintenant, Fleurette : voilà ton miracle !

Fleurette regarda le pauvre blessé qu'elle avait secouru... et, au même instant, le jeune homme passa la main sur son front, pour en écarter, à son tour, les boucles de ses longs cheveux noirs; il rouvrit lentement les yeux dont le premier regard s'en alla caresser le charmant visage de la jeune fille; il voulut se relever... mais les forces lui manquèrent tout à coup, et il tomba aux pieds de Fleurette, aux pieds de son sauveur, à genoux, les mains jointes, dans l'attitude d'un malheureux qui souffre et qui supplie.

Le jeune homme et la jeune fille se contemplèrent longtemps en silence, et l'on eût dit que quelque chose d'extraordinaire venait de s'opérer en eux; ils échangèrent des regards et des sourires d'une douceur extrême, et dont le secret n'appartenait en-